

Un traducteur se met à table

J'avoue que j'ai trahi
Essai libre sur la traduction
 Albert Bensoussan
 L'Harmattan, Paris, 2005

L'essai d'Albert Bensoussan sur la traduction qui vient de paraître et dont le titre est un clin d'œil un peu facile aux mémoires du poète chilien Pablo Neruda, *J'avoue que j'ai vécu*, est à première vue déconcertant, précisément à cause de cette liberté revendiquée dans le sous-titre qui en fait une sorte de fourre-tout : souvenirs d'enfance, récits de voyage, apprentissage des langues, réflexions sur la pratique de la traduction, critique littéraire, bilan d'une vie...

Et comme si c'était trop peu, le langage torrentiel du livre, son maelstrom verbal d'origine méditerranéenne précipite le lecteur d'un chapitre à l'autre comme d'une rive à l'autre d'une mer dans une course infernale quand il ne l'engloutit pas.

Par exemple, au début du livre, pourquoi l'auteur rapproche-t-il la « sollicitation scatologique » qui est à l'œuvre chez Vargas Llosa (« un courant foudroyant, ardent, effervescent, émulsif et crépitant qui brûle, cuit, exacerbe, multiplie, supplicie, affole le vestibule anal et le couloir rectal et se déploie comme une araignée entre ses fesses... ») de ses propres troubles intestinaux au cours d'un voyage en Colombie ? Cet exhibitionnisme, dont l'excès met le lecteur mal à l'aise, sera explicité beaucoup plus loin : l'étalage vargas llosien et son écho bensoussanien participent de la dégradation de l'épopée qui est, d'ordinaire, au cœur de l'entreprise réaliste et que ses meilleurs illustrateurs mènent jusqu'à ses dernières extrémités (Flaubert).

En se posant, dès le départ, en contrepoint, Albert Bensoussan devait, très vite, aborder la réflexion sur la traduction qui justifie l'ouvrage. Elle est étrangement convenue chez un traducteur à qui l'on doit la version française de l'une des plus grandes œuvres de langue espagnole du siècle dernier, *Trois Tristes Tigres* du Cubain Guillermo Cabrera Infante, un auteur qu'on a pu comparer à Joyce. Albert Bensoussan oscille entre une position de soumission (« Femelle, même s'il est parfois amazone ») et d'orgueil (« Traduire c'est créer, et inversement créer c'est traduire »), si fluctuante qu'on ne sait plus de quoi il retourne. Toutefois, il rappelle quelques règles à respecter par tout traducteur qui, en principe, font consensus : 1) Le texte traduit doit respecter dans sa forme et son volume le texte original ; 2) Le traducteur doit s'efforcer de respecter l'Étranger ; 3) Le traducteur doit rendre son texte accessible au lecteur, mais en se gardant bien de mettre de la lumière quand l'original n'en a pas.

La traduction pure, mécanique, n'existe pas. Pour exister, la traduction suppose une lecture du texte à traduire, une lecture interprétative. Explicite ou implicite. Consciente ou inconsciente. Il n'est pas de littérature sans théorie littéraire et vice versa. Et l'on peut en dire autant de la traduction qui fait partie du champ littéraire.

C'est dans l'analyse des grands auteurs traduits que le livre d'Albert Bensoussan prend son essor, notamment dans celle de Vargas Llosa, lequel pousse le réalisme dans ses derniers retranchements, comme il a déjà été dit, mais ne le subvertit pas ; contrairement à Manuel Puig, autre auteur important traduit par Bensoussan. Et cette analyse est si fine, si juste, si pertinente, si « amoureuse », coexistant vers la fin du livre avec l'évocation de la traduction du dernier roman de Mario Vargas Llosa parue en français, *Le Paradis – un peu plus loin*, qu'on en recommande la lecture à tous les traducteurs en herbe tant elle est délectable.

André Gabastou